

Revenons.

Journées de soleil net, pur, régissant, premiers moments où l'on voit toutes les réalités en vrai, à commencer par le cœur embrouillé des hommes et l'arène brûlante des premières guerres et l'extraordinaire beauté des arbres qui regardent la tuerie humaine, nouveauté, et la douleur sans voix du veau écorché. Ces journées ont une adresse inoubliable (rue Philippe).

Revenons sera mon premier mot. Aussi longtemps que je vivrai, et plus encore peut-être.

Revenons à notre point de départ.

Dès que j'entends ce mot, cette phrase, *revenons*, un enthousiasme de mélancolie me soulève. Des vents chauds venus du mot – plutôt que les trains qui sifflent Proust – et déjà j'ai cédé à la tentation de

Je chanterai la puissance infinie de telle phrase, pour moi, sur moi, en moi. La quasi toute-puissance. Par exemple de celle-ci : *Revenons à notre point de départ*. Vous êtes déçus ? Elle vous paraît peut-être ordinaire, terne comme un coffret de plomb ? Et pourtant. J'en ai une autre

pour vous, dont la séduction est plus apparente,
cueillie à l'aube de ce matin de printemps.

*Tiens ferme ta couronne. Je sens que j'ai dans
l'esprit comme lac de Genève invisible la nuit.*
J'ai là quatre visages de jeunes filles, deux clo-
chers, une filière noble, en l'hortensia nor-
mand un « allons plus loin », dont je ne sais ce
que je ferai <devenus parfois des fétiches dont
je ne sais plus le sens...>

« *Tiens ferme ta couronne. Je sens que j'ai dans
l'esprit comme lac de Genève invisible la nuit*¹. »

1. Suite : « Je fixe devant moi quatre têtes de jeunes filles,
et ne vois plus la réalité qui est uniformément à l'inst'
oubliée> / Mais je sens qu'un rien peut briser ce cerveau.
homme de lettres près de Cabourg travaillant avec l'espoir
de voir de temps à autre des amis, de leur ~~monter~~ paraître
g^d par ce qu'il fait, puis la pensée de ses amis se substitue à
eux, ne les voit jamais. Marcel va le voir, sans avoir rien lu
de lui, morceau sur Harrison. Escaliers Baldwin, Potocka,
moments où l'on voit la réalité en vrai avec enthousiasme,
dépouillée de l'habitude, nouveauté, ivresse, mémoire. Sif-
flets des trains décrivant la campagne près de Falaise au clair
de lune, dans la nuit froide à Illiers, Versailles, S^t Germain,
Sollier. Descente du train. Pavés foulés avec joie. Pavés scin-
till^{ts} de lune de Félicie. Rêve où Félicie me dit : c'est à cause
de votre trional, donc rêve composé par moi où je lui
apprends ce qu'elle ne peut savoir et où pourtant je suis igno-
rant moi-même, belle mosaïque, aux couleurs d'ignorance et
de science mêlées, vérité mystérieuse seule douce à mes yeux
blasés. / Chateaubriand et moi sylphide réalisée (voir *Revue*

Moi je lis cela et je pleure. Pleurs, pleurs de joie. Pleurs de retrouvailles. Retrouvailles de mon paradis perdu. Je pleure d'apprendre, en le retrouvant, que je l'avais perdu, je pleure de le retrouver pour le perdre. Je pleure de joie de pleurer. Tant que je pleure il est encore là, perdurant, scintillant sous la fine averse de larmes je tiens ma couronne avec un frémissement passionné. Son cercle contient autant de trésors qu'une tasse de thé magique. J'ai là les premières essences parfumées de la terre, et une terre rouge où se tortillent des vers de verre rouge vivant, l'absence forte de maman, dans un coin accroupi mon tout petit frère, au-dessus de mes têtes un vaste orage militaire, il y aura tout à l'heure jeeps, tanks, hélicoptères et une poignée d'enfants surblonds, ah oui, aussi une grosse pierre, temple pour une fourmilière qui est toute l'humanité. Le pourtour est constitué de hautes tiges de métal doré. Grille. Et des phrases brûlantes comme du piment rouge crachées par langue de vipère sur le visage que j'ai, le visage au sourire à jamais perdu. À trois ans, cet enfant sait déjà tout ce qui l'attend à distance. Les temps sont proches. La mort entre.

de Paris, 15 septembre 1908, p. 379) ne cède à la tentation de. » Marcel Proust, *Carnets*, Florence Callu et Antoine Compagnon (éds), Gallimard, 2002, p. 50-51.

Déjà! Et un « revenons au point de départ » qui me fait tressaillir d'un violent bonheur prophétique, qui devient à l'instant même un fétiche, dont je ne sais pas le sens, qui me recueille, qui me sauve. Qui me ramène à la maison, en pleurs que la nécessité change en intense réflexion. Tiens, ferme ta couronne, me dis-je et garde tous ces morceaux qui brillent vrai pour plus tard.

C'était le 21 Mars. Celui de 2008.

Je venais de *trouver*. Pavé foulé avec joie. Phrase d'or et d'argent qui brille sur les pavés de la rue du Cercle-Militaire. Elle est à moi puisque je l'ai trouvée. J'applique ici le principe littéraire. Comme Proust trouve sa couronne magique dans un bois de Nerval. Il la prend. Le voilà fille du feu. Une autre fois, pas loin d'un sentier battu par Chateaubriand, le voilà « sylphide réalisée ». J'applique ici l'alchimie télépathique littéraire, dont la formule bien connue des exaltés est : « Senancour c'est moi ». En un seul mot, comme ces âmes se prononce sésame. Senancourcémoi. Entre rêveurs de vrai ça communique. Phénomène banal et merveilleux. On se promène dans les forêts bibliothèques et soudain : c'est ma couronne, c'est la sensation même. Voici une phrase tout à fait de moi. « Ce qui prouve une relation mystérieuse entre – (la vérité

et la beauté naturelle, le cerveau de X et le cœur de H). »

Je vis sur l'hypothèse qu'il y aurait un seul Jardin immense depuis le commencement des temps dont l'enclos en forme de cercle contiendrait un ensemble J de jardins qui tournoient dans les temps des temps et se posent çà et là dans l'instant d'un jardin étranger.

« Tiens ferme ta couronne »...

Ai-je écrit cette phrase? J'ai dû l'écrire dans une autre vie. Ou bien rêvée. Et revenue. Je la reconnais au bonheur qu'elle allume en moi et qui me réveille.

Revenons à notre point de départ. (Lequel? où? qui? quoi?) Ne vous en allez pas. « Nous allons aujourd'hui nous engager dans un chemin étroit et accidenté qui nous mènera à un point de vue magnifique. » Faites comme si c'était le Dr Freud qui vous disait cela et prêtez-moi une oreille indulgente. Cette phrase (*Revenons*, etc.), pour avoir vécu avec elle depuis un mois, je connais sa force, je sais que, sous son apparence modeste, elle est chargée de désirs, de promesses d'enchantements inouïs, de nostalgies magiques. Si elle n'a l'air de rien, c'est exprès. Elle sait tout en vérité. C'est par tendresse et politesse qu'elle se présente comme une invitation sans violence, un peu vague. Mais assez pressante. Vous vous souvenez de ce chemin extra-

vagant que Proust emprunta pour nous initier aux mystères de « l'incitatrice dont les clés magiques nous ouvrent au fond de nous-même la porte des demeures où nous n'aurions pas su pénétrer », c'est-à-dire La Lecture, appelée aussi « l'acte psychologique original »? Vous vous souvenez que pour nous mener à penser La Lecture il procéda à l'évocation minutieuse des lieux et des jours où lui-même fit découverte de l'Acte Originel, et comment il nous guida dans sa Chambre à Lecture, un vrai bazar ou bien un théâtre familial surnaturel dont la scène est entourée de plusieurs cercles de rideaux taillés dans des étoffes différentes, en marceline, en batiste, en guipure, toutes blanches naturellement.

Comment il nous fit entrer et sortir du sanctuaire pour nous conduire à un autre sanctuaire, conçu comme le double végétal de la chambre intérieure, une charmille enveloppée de noisetiers taillés et située à l'extrémité du parc, là où la rivière cesse d'être *une ligne d'eau couverte de cygnes* et bordée de statues pour passer la clôture du parc à l'allure ailée d'un livre.

Vous n'avez pas oublié comment cette superposition de sortilèges, véritable grimoire de signes...

c'est cela qu'il appelle Lecture.

Vous vous souvenez que cet Itinéraire nous